

Aucuns - d'une des nombreuses enquêtes qui ~~ont~~ marquèrent la vie littéraire d'après-guerre (et les non-littérateurs ne se sont pas fait faute d'employer ce moyen facile) de remplir le numéro de revue), un obscur surréaliste affirmait que "la littérature quette son homme au carrefour du ~~la~~ scepticisme et de la poésie." Une telle phrase est le type des déclarations péremptaires qui ne signifient pas grand-chose. Le contexte ~~qui~~ ~~général~~ ^{général} permet ^{toutefois} de comprendre que son auteur voulait dire qu'il était poète en demeurant sceptique à l'égard de la révolution, c'était faire de la littérature. Nous sommes parfaitement d'accord avec lui; un peu de lucidité lui aurait montré que l'~~affichage~~ ^{affichage} ~~est~~ du mot révolution n'était ~~plus~~ non plus autre chose qu'un procédé "littéraire".

On comprend que la littérature ait fini par dégoûter les gens, ou plutôt les mœurs littéraires - intrigues, encoûtement, cénacles, académisations... Mais alors pourquoi, sous prétexte de purifier ces mœurs, ~~sans prétexte de morale~~, a-t-on multiplié les intrigues et les combines? Le bel avantage que d'avoir remplacé le cénacle par la secte! On a été chercher dans tous les autres genres d'activité ce qui était plus rouflant, de plus tape-à-l'œil, de plus faux: ~~à savoir pratiquer la propagande électorale et multiplier les professions de foi~~ on a réuni des congrès, on a rédigé des professions de foi électorales, on s'est tenu des uns pour couler les autres, on a nagé dans la "politique"... "anti-littéraire"; on a pratiqué la maxime que contre ses ennemis tout est licite, on a fait de la mauvaise foi un dogme, on a exclus, on a excommunié,

on a beaucoup parlé de morale...

Ces gens qui prétendaient dédaigner la littérature ont ~~été~~ fort bien su actualiser l'art de se faire valoir dans le monde des lettres, et furent experts en la façon de cheminer sur le ~~chemin~~ ^{sentier} de la gloire — de la gloire littéraire s'entend. A peine philosophes, encore moins savants, ni psychanalystes ni hégéliens et pas même marxistes, ils ont prétendu se hisser à un ~~tel~~ niveau tel qu'ils domineraient toute autre activité. S'il reste jamais quelque chose d'eux, un nom par exemple, on le trouvera pas ailleurs qu'au bas d'une page de la ^{ne} histoire de la littérature — de la littérature FRANÇAISE. ~~Il faut dire toute la vérité, bien sûr.~~

Ce ne sera que justice.



Nul doute qu'il ne soit fort plaisant d'être dans le train ou à la page, nul doute qu'il ne soit désagréable de porter des vêtements démodés. On frémit en pensant à ces jeunes gens qui arrivent de province en jouant au hiau-hiau et en lisant le livre de Politzer! Le royaume des Vieilles Lunes et devenu le plus riche des états.

Le sens de la mode est de naître pour disparaître; elle vise l'in tant. Les vogues intellectuelles ont le malheur de vouloir durer; elles durent juste le temps qu'il faut pour que leurs os blanchissent. Les grands mouvements historiques ne sont pas une question de mode. La façon dont les récents mouvements ont atteint le public se présente par contre avec ce caractère éphémère et leur efficacité devient par là illusoire. Légitime est l'enthousiasme qui accueille une grande œuvre, il salue sa naissance et demeure vivace à travers paix et guerres; mais le succès dont a joui de nos jours plus d'une théorie ne fut jamais qu'une vogue, soit que le public, et même ce que vous appelez l'élite, ne soit plus capable de répondre à leurs appels, soit que ce qu'on lui propose ne mérite plus, en effet, qu'un vêtement de courte durée. Je n'ai d'ailleurs que respect pour la sus-nommée élite qui, d'un effort constant et méritoire, se met au courant des multiples progrès des lettres, des sciences, des arts et du reste.

Quant aux snobs, je les salue bien bas. Eux, au moins, ils savent à quoi s'en tenir.



L'air et la chanson - Avril 1935

Les choses en sont là : « C'est de la littérature » signifie « C'est de la vous savez quoi » ; « littéraire » veut dire « insignifiant », et « littérateur » est une des plus graves injures que puisse décocher un littérateur. Mais si le mot est dévalué, la chose, par contre, ne l'est pas. C'est un bien curieux spectacle que celui que donnent les pourfendeurs de la littérature, car s'ils écrabouillent de leur mépris la littérature et l'art, ils ne continuent pas moins à en faire — de la Littérature et de l'Art. Il suffit de ne pas se laisser illusionner par leurs tours de passe-passe pour s'en apercevoir. Il suffit de ne pas se laisser assourdir par leurs coups de cymbales. Ces petits recueils de poèmes à tirage limité, ces petites revues d'une présentation précieuse, ces récits

de rêves, légèrement arrangés, ces fragments d'autobiographie, tant soit peu retouchés, tout cela, n'est-ce pas de la littérature? Ce mélange de science mal assimilée, et de poésie, de psychanalyse mal comprise et de jeux de société, de marxisme adapté à ses désirs et de dialectique illusionniste, n'est-ce pas aussi de la littérature, et précisément dans le plus mauvais sens du mot? Et cette façon d'exalter le mot « Poétique », n'est-ce pas le type même du truquage qui permet de passer toutes sortes de marchandises sous une qualification brillante? On dit: « A bas la littérature et vive la poésie », parce que, ça attire, ça a du panache, ça fait genre Cyrano de Bergerac. Mais les mots ont été estropiés, mutilés pour désigner des choses qui ne le sont pas moins. On profite du grand nom de « Poésie » pour refiler du toc philosophico-scientifico-occulto-marxiste. On voit d'ailleurs maintenant utiliser d'autres Grands Mots pour écouler une pacotille analogue. Les termes peuvent changer, le procédé demeure identique.

Au cours d'une des nombreuses enquêtes qui marquèrent la vie littéraire d'après-guerre (et les non-littérateurs ne se sont pas fait faute d'employer ce facile moyen de remplir un numéro de revue), un obscur surréaliste affirmait que « la littérature guette son homme au carrefour du scepticisme et de la poésie ». Une telle phrase est le type des déclarations péremptoires qui ne signifient pas grand'chose. Le contexte permet toutefois de comprendre que son auteur voulait dire qu'être poète en demeurant sceptique à l'égard de la révolution, c'était de la littérature. Nous sommes parfaitement d'accord avec lui; un peu de lucidité lui aurait montré que l'affichage du mot « révolution » n'était non plus autre chose qu'un procédé « littéraire ».



On comprend que la littérature ait fin par dégoûter les gens, ou plutôt les mœurs littéraires : intrigues, enroulements, cénacles, académisations... Mais alors pourquoi, sous prétexte de purifier les mœurs, a-t-on multiplié les intrigues et les combines? Le bel avantage que d'avoir remplacé le cénacle par la secte! On a été chercher dans tous les autres genres d'activité ce qu'il y avait de plus ronflant, de plus tape-à-l'œil, de plus faux; on a réuni des congrès, on a rédigé des professions de foi électorales, on s'est servi des uns pour couler les autres, on a nagé dans la « politique »... « antilittéraire », on a pratiqué la maxime que contre ses ennemis « tout est licite », on a fait de la mauvaise foi un dogme, on a exclu, on a excommunié, on a beaucoup parlé de morale...

Ces gens qui prétendaient dédaigner la littérature ont fort bien su utiliser l'art de se faire valoir dans le monde des lettres et furent experts en la façon de cheminer sur le sentier de la gloire — de la gloire littéraire s'entend. A peine philosophes, encore moins savants, ni psychanalystes ni hégéliens, et pas même marxistes, ils ont prétendu se hisser à un niveau tel qu'ils domineraient toute autre activité. S'il reste jamais quelque chose d'eux, un nom par exemple, on ne le trouvera pas ailleurs qu'au bas d'une page de l'histoire de la littérature — de la littérature française bien entendu. Ce ne sera que justice.



L'air et la chanson

Les choses en sont là : « C'est de la littérature » signifie « C'est de la vous savez quoi » ; « littéraire » veut dire « insignifiant », et « littérateur » est une des plus graves injures que puisse décocher un littérateur. Mais si le mot est dévalué, la chose, par contre, ne l'est pas. C'est un bien curieux spectacle que ce qui donne les pourfendeurs de la littérature, car s'ils écrabouillent de leur mépris la littérature et l'art, ils ne continuent pas moins à en faire — de la littérature et de l'art. Il suffit de ne pas se laisser illusionner par leurs tours de passe-passe pour s'en apercevoir. Il suffit de ne pas se laisser assourdir par leurs coups de cymbales. Ces petits recueils de poèmes à tirage limité, ces petites revues d'une présentation précieuse, ces récits

de rêves, légèrement arrangés, ces fragments d'autobiographie, tant soit peu retouchés, tout cela, n'est-ce pas de la littérature ? Ce mélange de science mal assimilée, et de poésie, de psychanalyse mal comprise et de jeux de société, de marxisme adapté à ses désirs et de dialectique illusionniste, n'est-ce pas aussi de la littérature, et précisément dans le plus mauvais sens du mot ? Et cette façon d'exalter le mot « Poétique », n'est-ce pas le type même du truquage qui permet de passer toutes sortes de marchandises sous une qualification brillante ? On dit : « A bas la littérature et vive la poésie », parce que, ça attire, ça a du panache, ça fait genre Cyrano de Bergerac. Mais les mots ont été estropiés, mutilés pour désigner des choses qui ne le sont pas moins. On profite du grand nom de « Poésie » pour resiler du toc philosophico-scientifico-occulto-marxiste. On voit d'ailleurs maintenant utiliser d'autres Grands Mots pour écouler une pacotille analogue. Les termes peuvent changer, le procédé demeure identique.

Au cours d'une des nombreuses enquêtes qui marquèrent la vie littéraire d'après-guerre (et les non-littérateurs ne se sont pas fait faute d'employer ce facile moyen de remplir un numéro de revue), un obscur surréaliste affirmait que « la littérature guette son homme au carrefour du scepticisme et de la poésie ». Une telle phrase est le type des déclarations péremptives qui ne signifient pas grand-chose. Le contexte permet toutefois de comprendre que son auteur voulait dire qu'être poète en demeurant sceptique à l'égard de la révolution, c'était de la littérature. Nous sommes parfaitement d'accord avec lui ; un peu de lucidité lui aurait montré que l'affichage du mot « révolution » n'était non plus autre chose qu'un procédé « littéraire ».

On comprend que la littérature ait fini par dégoûter les gens, ou plutôt les mœurs littéraires : intrigues, enroulements, ébauches, académisations... Mais alors pourquoi, sous prétexte de purifier les mœurs, a-t-on multiplié les intrigues et les combines ? Le bel avantage que d'avoir remplacé le cénacle par la secte ! On a été chercher dans tous les autres genres d'activité ce qu'il y avait de plus ronflant, de plus tapé-à-l'œil, de plus faux ; on a réuni des congrès, on a rédigé des professions de foi électorales, on s'est servi des uns pour écouler les autres, on a nagé dans la « politique »... « antilittéraire », on a pratiqué la maxime que contre ses ennemis « tout est licite », on a fait de la mauvaise foi un dogme, on a exclu, ou a excommunié, on a beaucoup parlé de morale...

Ces gens qui prétendaient dédaigner la littérature ont fort bien su utiliser l'art de se faire valoir dans le monde des lettres et furent experts en la façon de cheminer sur le sentier de la gloire — de la gloire littéraire s'entend. A peine philosophes, encore moins savants, ni psychanalystes ni hégéliens, et pas même marxistes, ils ont prétendu se hisser à un niveau tel qu'ils domineraient toute autre activité. S'il reste jamais quelque chose d'eux, un nom par exemple, on ne le trouvera pas ailleurs qu'au bas d'une page de l'histoire de la littérature — de la littérature française bien entendu. Ce ne sera que justice.

Raymond QUÉNEAU.